

L'utopie

Autor(en): **Hayoz, Henri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung**

Band (Jahr): **7 (1931-1932)**

Heft 24

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-710008>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Genf, Evian, St-Maurice, Bex, Montreux und Stade de Vidy in Lausanne, wo das Ziel am Sonntag 11. September ist. Anmeldungen werden von Herrn Abel Vaucher, Quartier de la Viollette 5, in Lausanne, bis zum 31. August 1932 angenommen.

Der Militärwettmarsch hat dieses Jahr folgende Marschstrecke: Yverdon-Ependes-Chavornay-Bavois-Orni-La Sarraz-Eclépens-Oulens-Bettens-Punkt 609 (östlich Sullens)-Bussigny-Chavannes-Stade de Vidy in Lausanne zirka 50 km. An diesem Wettmarsch können alle Offiziere, Unteroffiziere und Soldaten der schweizerischen Armee, sowie die Grenzwächter, Landjäger und Polizeikorps teilnehmen. Start in Yverdon am Sonntag 11. September 1932 um 09.00. Die Teilnehmer haben sich *schriftlich* bei Oberlt. Lecoultré, Adj. I.-R. 38, Bugnon 4, in Lausanne bis spätestens am 31. August 1932 anzumelden. Es sind anzugeben a) Name und Vorname; b) Geburtsjahr; c) Grad; d) Milit. Einteilung; e) Wohnort (Stadt, Dorf, Straße, Kanton); f) ob für die Nacht vom 10. zum 11. Sept. in der Kaserne Yverdon Nachtquartier gewünscht wird. Die der Anmeldung beizulegende Anmeldegebühr beträgt Fr. 1.—, zahlbar mit fünf 20-Rp.-Briefmarken.

Der Wettmarsch Rolle-Lausanne findet am 11. September statt. Der Wettmarsch ist offen für sämtliche Geher, welche im Besitze einer Lizenz des S.F.A.V. sind. Der Start erfolgt in Rolle um 11.45 Uhr. Das Ziel ist ebenfalls im Stade de Vidy in Lausanne. Einschreibgebühr Fr. 1.— (in Briefmarken) an Herrn B. Guggenheim-Pianzola, Chemin Prime-rose 3, Lausanne, bis spätestens den 31. August 1932 einzusenden.

Der Wettmarsch für Vorunterrichtschüler, offen für alle Schweizer von 18 bis 20 Jahren, findet auch am 11. September auf der selben Strecke Rolle-Lausanne statt. Start in Rolle um 11.15 Uhr. Einschreibungen können an Herrn B. Guggenheim-Pianzola, Chemin Prime-rose 3, in Lausanne, bis spätestens 31. August 1932 gemacht werden. Keine Einschreibgebühr.

L'utopie

Vous connaissez ce grand souffle du printemps, ce vent frais qui dans les vergers se parfume aux fleurs rosées des cerisiers, ce souffle tonique qui transporte le pollen de toutes les étamines à tous les pistils et s'enivre à la joie de féconder toute la récolte prochaine. Vous connaissez ces réveils gais, ces matins clairs, pleins de soleil, avec des gazouillis d'oiseaux. Vous connaissez ces gracieux décors de *Pâques fleuries* ou de *Pâques closes* tels que nous en avons lus autrefois, décrits dans ces candides romans bleus ou roses à l'âge où l'on croyait aux matins de Pâques toujours beaux, toujours rayonnants, tout vibrants de sonneries de cloches et de rires jeunes.

Eh bien! souffle, printemps, cerisiers, fleurs, soleil, gazouillis, cloches, rires, il y avait tout cela dans ce matin de Pâques du 8 avril 1917. Il y avait tout cela qui faisait une Pâques un peu conventionnelle il est vrai, mais il y avait aussi dès le point du jour le claironnant réveille-matin d'une fanfare militaire sonnant la diane.

C'était à Bonfol. On s'était réveillé un peu plus tard que de coutume à une légère vibration des vitres qu'avait fait résonner le premier éclat sonore des tambours et des cuivres. Mais ceux-ci presque aussitôt avaient voilé leur tonitruance pour prendre cette belle sonorité veloutée des *largo* et des *andante*. Cette musique, au dehors, au loin maintenant, ce rayon de soleil d'un or radieux sur la paille du cantonnement et se dire rêvant presque encore: « C'est Pâques aujourd'hui », tout cela s'harmonisait si parfaitement, si complètement que la transition du sommeil à l'état de veille dans cet embrouillement du demi-sommeil était molle et douce infiniment.

N'est-ce pas qu'il serait bon de s'arrêter un peu de temps sur cette impression? Mais la vie militaire n'est-elle pas tout entière faite de réactions successives? Les lourds sommeils succèdent aux exercices fatigants et la vie pleine d'entrain, de vigueur, d'expansion des forces physiques vient à son tour brusquement interrompre la molle somnolence des réveils en musique. Après les as-

souppissements profonds il y a les copieuses ablutions d'eau fraîche que l'on prend par groupes à la fontaine, avec des bousculades, des clapotis, des ruissellements et cette sensation de réveil définitif qui ragailardit et dispose à tous les efforts, à toutes les corvées que réclame quotidiennement la vie des camps.

Toute la compagnie qui occupait le village devait, peu après la diane, se rendre au Largin pour entendre une messe en plein air. La petite colonne formée, musique en tête, on quitte le village pour s'enfoncer dans les bois épais qui séparent Bonfol du Largin. Il y a, au départ, dans l'éclat retentissant des clairons et des bugles cette pointe d'accents héroïques que l'on perçoit si bien lorsqu'on porte l'uniforme et qu'on est à la parade. Maintenant on a dépassé les dernières maisons du village. La colonne, sans tambours ni trompettes, prend cette bonhomie des « marches à volonté » pleine de chants, toute bourdonnante du brouhaha de cent conversations différentes, secouée par moment de rires et d'exclamations.

On entre sous le bois. Il résonne comme une arche et intensifie la rumeur confuse de la colonne. Plus on se rapproche du lugubre Largin, plus se multiplient les appareils de guerre. Ici c'est une tranchée, plus loin un réseau de fils de fer barbelés. Rangés le long de la route des chevaux de frise sont prêts à arrêter la circulation. Et puis, ici et là, des redoutes, des blockhaus et de nouvelles tranchées Peut-être faudra-t-il un jour défendre successivement ces lignes, reculer, s'y faire tuer. Dans laquelle trouvera-t-on la mort? De telles réflexions contrastent un peu avec celles qu'évoquait le décor ensoleillé du matin. Mais un contraste bien plus violent attendait la petite troupe au terme de sa course.

Tiens! une clairière! Et une ferme, une auberge? Quoi? Peut-être les deux. Adossé à la lisière de la forêt, un large bâtiment. Des bancs, des tables rustiques sous les arbres, de frais ombrages, l'air vivifiant de la forêt, un site de paix, terminus des paisibles excursions de famille, le dimanche, les jours de fête. C'est là sans doute, dans la calme verdure de ce paysage sylvanesque, que les bonnes gens vont chercher plus de paix encore qu'il n'en coule habituellement dans le cours monotone de leur existence sans remous. Ah! la paix!... Mais oui, elle est calme, verte, ombreuse, fraîche, vivifiante comme la forêt, la paix!

Et la guerre! Ah! la traîtresse! D'habitude elle se trahit par les roulements sourds du canon; mais aujourd'hui, rien. Rien ne vient troubler la sérénité du site. C'est Pâques! Et la compagnie de Bonfol traverse la clairière emportant ses chansons, son bourdonnement, ses ordres qui courent en appels le long des files. Le décor guerrier, tranchées, créneaux, redoutes se reforme, mais sur l'œil accoutumé des soldats il n'arrive pas à dominer l'impression tranquille du matin de Pâques que vient de réveiller et d'aviver le passage dans la clairière.

Et l'on arrive au Largin. L'objet qui le premier frappe les regards et vous saisit au moment où l'on débouche sur ce vallon de la Larg c'est un immense drapeau suisse tendu entre deux mats sur un vaste blockhaus. En se rapprochant de lui il vous saisit encore une fois car on l'aperçoit criblé de trous de balles.

Les lignes de combattants se devinent aux deux lisières de forêts entre lesquelles s'étale, large de quelques cinq cents mètres, comme un ruban de prairies marécageuses. De là les lignes serpentent jusqu'à la mer en passant par Thann, Lunéville, St-Mihiel, Verdun, Reims, Craonne, Noyon, Amiens, Arras, Béthune et Ypres. Ce sont de chaque côté de cette étroite bande

de terrain que domine le grand drapeau une série de masses armées se soutenant comme les vousoirs d'une arche par une pression sur les deux culées : la mer, la Suisse. Cèdent un des tronçons, cèdent une des culées et le bloc de cette formidable barrière entre deux civilisations s'effriterait, s'effondrerait.

La Suisse! une des culées de la grande guerre! . . . Voilà ce que raconte le grand drapeau suisse, le blockhaus, les sentinelles, l'enchevêtrement des fils de fer barbelés, plus dense à cet endroit de la « culée », le toit lamentablement crevé d'un fenil bombardé sur la ligne de frontière, et la petite colonne qui s'avance, maintenant silencieuse, devant ce décor de tragédie et de printemps.

La fanfare qui marchait toujours en tête mais sans battre déboîte à gauche et se dirige vers le blockhaus tandis que la compagnie longe la forêt suisse qui, à deux cents mètres derrière la ligne de frontière vient couper le ruban vert séparant les combattants. Le spectacle de cette fanfare se hissant sur le toit en terrasse du blockhaus sous le grand drapeau suisse que le vent gonfle comme une voile tendue pouvait piquer assez vivement la curiosité d'un observateur non prévenu et distraire sa pensée des sombres méditations que suggère habituellement le Largin.

Pendant ce temps la compagnie a formé les faisceaux sur un des côtés d'un autel de campagne adossé à deux hautes futaies de mélèzes isolées à la lisière d'un bois de hêtres.

Mais qu'allait donc faire la fanfare sur le toit du blockhaus? Depuis Noël 1914 déjà, une coutume, presque une tradition — cette guerre a duré si longtemps — voulait qu'aux jours de Noël et de Pâques une fanfare de l'Armée suisse vint donner un concert aux soldats des armées belligérantes à l'endroit précis où vient se briser le gigantesque front de bataille. A cette occasion, paraît-il, les années précédentes les soldats français et allemands avaient tenu à acclamer la fanfare suisse debout sur leurs tranchées respectives. Pendant un instant, tant que durait le concert les fusils et les mitrailleuses faisaient trêve et chacun des soldats en guerre, joyeusement tranquille, joyeusement confiant dans son adversaire jouissait de cette fulgurante et courte vision de paix que lui apportaient deux fois par an nos plus belles fêtes chrétiennes. Rien n'était plus saisissant racontaient les spectateurs de la scène des Pâques précédentes que de voir surgir avec les premières notes du concert et simultanément aux deux lisières de forêts ces hommes dont rien ne trahissait la présence quelques minutes auparavant. Et ils écoutaient les mélodies paisibles, le plus souvent des pastorales, dont l'écho des hêtraies retraçait la courbe onctueuse. Quelle que soit la division suisse sur pied dans le secteur du Largin il y avait toujours au programme: Les Armaillis des Colombettes et la Poya, jamais de pas redoublé, jamais d'hymes guerriers, jamais non plus le chant national suisse dont la mélodie actuelle est malencontreusement identique à celle du chant de l'empire allemand. Non, il fallait que le jour de Pâques apportât à ces guerriers non pas l'affolante sonnerie du clairon des batailles rangées, mais la bucolique fraîcheur, la pointe de nostalgie de quelque romance née d'un pays de chalets et d'alpettes. Et cette paix, pour la puiser comme à sa source vive et la répandre en effusion d'harmonie dans le vallon de la Larg on avait — quoi de plus naturel, — le Ranz des vaches. Ceux qui avaient vu la scène disaient qu'ils n'avaient jamais éprouvé autant de charme à entendre la célèbre mélodie gruyérienne que devant ces soldats qui cessaient

de combattre pour l'écouter.

Ainsi la fanfare s'installait sur le blockhaus comme sur un podium dominant une échappée de champ de bataille tout grêlé de trous d'obus. Il devait être neuf heures, on avait décidé de commencer le quasi traditionnel concert de Pâques avant la messe, en attendant une compagnie qui devait arriver de Beurnevésin.

Curieusement on attend le moment où le sergent chef de la fanfare abaissera sa baguette de direction improvisée. Et de voir tous ces reflets jaunes des cuivres, cet autel drapé de rouge, de respirer ce subtil parfum des grandes fêtes flottant mystérieusement dans l'air, la pensée revenait obstinément au réveil en musique, au rayon de soleil sur la paille du cantonnement, aux vergers fleuris de Bonfol, puis à la clairière, aux tables, aux bancs vermoulus sous les arbres, au calme, à la paix, à Pâques enfin. Mais oui, c'est Pâques. Ecoutez la fanfare, Lè j'armaillyi..., cette montée des cinq premières notes: toute la montagne! Bravo! crient les hommes de la compagnie suisse. Allons, Allemands et Français vont surgir, applaudir; ils seront de la fête eux aussi.

Mais, qu'attendent-ils?... L'année passée, observe un officier ils sont sortis plus vite que cela. Liauba!... liauba!... chantent les bugles. Trompant toute attente, rien ne paraît, sur les deux tranchées adverses. On sent qu'une indéfinissable angoisse pourrait vous envahir si cette indécision, cette immobilité des choses, de l'autre côté de la frontière se prolongeait.

— Il faudrait, dit un jeune caporal, que quelqu'un fit le premier pas. Aussitôt qu'un homme se sera dressé, dans les deux camps tous les autres suivront.

— Eh bien! moi, expectora un vieux sergent au regard terne, à l'expression de visage dure et autoritaire, moi, je ne serais certainement pas celui qui se mettrait le premier debout sur la tranchée dans quel camp que je puisse me trouver.

Il ne vint à personne l'idée qu'un sentiment de couardise avait pu dicter la réflexion du sergent. Cependant la fanfare continue à s'appliquer sur la terrasse du blockhaus. Parmi les spectateurs de la scène on fait circuler des jumelles militaires. On observe tour à tour tranchées françaises à gauche tranchées allemandes à droite.

Tout à coup: — Regardez! s'écrie quelqu'un l'index tendu vers les tranchées allemandes. Regardez, répète-t-on de partout avec le même geste. A droite, non loin d'une maison en ruines à la lisière de la forêt un soldat allemand coiffé du bonnet rond, debout, seul, sans armes agite les bras. On dirait qu'il interpelle la tranchée française. — « C'est Pâques! allons on ne va pas se tuer » a-t-il l'air de dire. « J'ai confiance en vous, voyez » et il étend les bras de côté comme quelqu'un qui s'abandonne. Mais du côté français rien ne bouge. Le voilà maintenant qui s'avance. Il se hisse sur un tronçon de mur calciné et de là superbement en vue il fait un salut militaire à la fanfare qui vient d'attaquer un troisième couplet du Ranz des vaches. Liauba!... Liauba!... chantent les bugles. Mais ne dirait-on pas qu'il comprend l'appel montagnard de la mélodie et le geste qui semble l'accompagner tout naturellement. Toujours juché sur son piédestal de décombres l'Allemand agite son mouchoir maintenant.

Derrière lui frissonne tout un décor d'un vert pâle et transparent qui laisse voir ici et là le fût blafard d'un bouleau ou l'ocre délavée des feuilles qu'un arbuste a conservées en dépit de la saison d'hiver. Tout à coup: pan! le bruit sec d'une détonation, le sifflement d'une balle, un écho... Des spectateurs suisses: un cri!... Dans

la fanfare: un horrible déchirement... Le liauba expire en cacophonie sur tous les instruments l'un après l'autre. L'Allemand est tombé en avant. Son mouchoir blanc ramené vivement sur sa poitrine a tracé un dernier quart de cercle en l'air et ce fut tout. Maintenant la fanfare quitte son podium en hâte avec un bruit de cuivres qui s'entrechoquent. On cherche, à l'aide de jumelles, à voir le malheureux étendu parmi les ruines. On ne découvre rien.

— Il faudrait, dit le jeune caporal, que ses camarades aillent le relever. Il n'est peut-être que blessé. C'est horrible de laisser un homme ainsi sans secours.

— Eh bien! grogna de nouveau le sergent, je suis certain, moi que personne n'ira le relever avant la nuit, râlerait-il même à se faire entendre d'ici.

En effet tout est rentré dans un silence inquiétant, lourd de méditations. Il y a je ne sais quoi qui révolte dans le coup de feu parti des lignes françaises. Cette confiance de l'Allemand, trompée; cette fête troublée; cette sérénité de Pâques violemment déchirée; ce concert interrompu; cette mort qui semble flotter dans la buée qui monte du maréage, tout cela vous jette dans un indicible abattement.

Deux jeunes officiers proposent d'aller causer de l'incident aux Français. A quelques cinq cents mètres derrière leur front se trouve un poste qui touche à la frontière suisse. Un sous-lieutenant français s'y trouve; on lui cause et on ne lui cache pas le sentiment d'unanime réprobation des spectateurs suisses de la scène qui vient de se dérouler.

Ce sous-lieutenant paraît regretter lui aussi le coup de feu.

— C'est un Noir qui a dû tirer, dit-il, nous avons des Sénégalais tout près d'ici.

— Mais enfin, lui répond-on, cet Allemand avait confiance dans la générosité. Il croyait, lui, à la magnanimité de votre race, qui se refuserait à tirer sur un ennemi sans armes. Il avait foi en vous, cet homme. Et votre coup de feu lui a montré qu'il s'est trompé. Que doivent penser de vous vos adversaires témoins de cette scène?

Le sous-lieutenant reprit doucement, lentement surtout, comme quelqu'un qui avoue une erreur qu'il aurait eu peine à extirper, et avec cet accent de conviction des vérités souvent ressassées:

— Ce fut la grande utopie de notre France, de croire qu'elle pouvait, qu'elle devait faire le premier pas vers le désarmement. Elle aussi croyait pouvoir se hisser la première sur la tranchée pour saluer le concert de la paix universelle qui devait durer toujours. Elle aussi, comme cet homme que vous avez vu tomber, croyait qu'un sentiment de magnanimité saisirait ses adversaires en la voyant sans armes. Eh bien! vous savez ce qui arriva! Le 1^{er} août 1914! La grande désillusion! Ah! si nous avions été mieux préparés à la guerre elle serait peut-être déjà terminée. Songez à tous nos jeunes gens qui sont tombés en 1914 victimes de l'utopie,... comme cet Allemand aujourd'hui, ajouta-t-il sourdement.

Comment se termina cette conversation, comment s'acheva la messe de Pâques dans ce décor du Largin qui avait repris tout son sens tragique, c'est ce que ne pourraient dire au juste ni l'un ni l'autre des jeunes officiers. Leur pensée était tout entière à la grande leçon qu'ils venaient de recevoir. Ils avaient compris...

Au retour de la compagnie, en revoyant Bonfol, les fleurs rosées des cerisiers, le rayon de soleil printanier qui égaie tout; en revoyant tout ce décor de paix, de

Pâques, qu'ils avaient quitté le matin ils comprirent qu'il pouvait être dangereux de se laisser prendre au charme d'une paix factice que le violent désir de tranquillité que nous avons en nous nous porte à croire réelle trop souvent.

Ils avaient aussi compris toute la valeur de cet instinctif bon sens du vieux sergent qui n'aurait pas voulu se montrer le premier sur la tranchée et ceci malgré l'expérience des années précédentes qui pourtant aurait dû, semble-t-il, l'engager à avoir confiance. Aussi comprit-on pourquoi passant à la hauteur d'un serre-file de droite, un jeune officier prononça amicalement: « Eh bien! vous n'êtes sûrement pas un utopiste, vous! »

Henri Hayoz, adj. sous-off. 107.

1^{er} Concours militaire de marche à Delémont

Dimanche 17 juillet a eu lieu à Delémont le premier concours militaire de marche organisé par la Société Fédérale de Sous-officiers, section de cette ville. Cette épreuve a obtenu plein succès et sur tout le parcours une assistance énorme a assisté au passage des marcheurs.

Le matin, la réception des invités se fit à l'Hôtel Terminus. Le président du comité d'organisation, caporal P. Maillet souhaita la bienvenue aux officiers et invités qui étaient venus en grand nombre assister à cette manifestation, puis le Colonel de Diesbach, commandant la 2^{me} Division remercia la Société des Sous-officiers de Delémont pour la bonne organisation de ce premier concours de marche. Il fit ressortir l'importance et le profit qui résultent des épreuves de ce genre pour la préparation de l'armée hors du service. Le tir et la marche sont sans contredit parmi les exercices les mieux appropriés pour atteindre ce but. C'est le devoir de nos Sociétés d'Officiers et tout particulièrement des Sociétés de Sous-officiers d'organiser de telles manifestations.

Dès 8 heures les concurrents se rassemblaient sur la place de l'Etang. Le nombre des participants était de 176, venus non seulement du Jura bernois, mais également de La Chaux-de-Fonds, Neuchâtel, Zurich, Soleure, Berne, Morges, Yverdon, Lausanne, Sion, Genève, Fribourg et Bâle, pour ne citer que les principales localités représentées. Diverses communications et recommandations furent faites aux participants concernant la police de la route, la discipline de marche et la tenue; puis visite sanitaire. Le Colonel divisionnaire de Diesbach adressa encore ses chaleureuses félicitations aux coureurs.

Un coup de pistolet et les 150 concurrents — 25 environ ne s'étaient pas présentés — s'élancèrent à 10 heures précises vers la rue de Chêtré. Le départ fut impressionnant, suivi par un nombreux public. A vive allure les marcheurs gravirent le chemin qui mène au Bambois, continuaient sur Domont pour reprendre la route cantonale à Develier. Jusque là une sélection s'était déjà opérée et c'est encore sur le rectiligne du Bois-de-Robe que les positions se précisèrent.

A la croisée de Montavon, les coureurs Donzel, Froidevaux, Duvoisin et Vienny passaient ensemble à 11 h. 11' avec environ 200 mètres d'avance sur un deuxième groupe composé de Tendon, Berset, Blanc et Gobat. Jusqu'aux Rangiers la montée permit au peloton de tête, qui marchait à une bonne allure, sûrement et régulièrement, de prendre encore quelques minutes. Les concurrents passaient devant la Sentinelle des Rangiers, où se trouvaient les officiels, dans l'ordre suivant: Vienny, Donzel et Duvoisin à 12 h. 03' 30", à 50 mètres Froidevaux, plus loin Gobat, Blanc à 12 h. 05' 30", à 50 mètres Berset, plus loin Tendon. A 12 h. 07' arrivait un groupe compact composé de Bernardi, Aliemann, Berset, Marcheret, Anselmetti et Michaud. La descente de la Caquerelle fut en général assez pénible puis ce fut la traversée de Boécourt et vers 13 heures les hommes de tête arrivaient à Glovelier, après avoir essuyé un orage assez sérieux. A Glovelier, on apprenait l'abandon de Vienny, garde-frontière, souffrant de crampes, qui s'était toujours tenu parmi les premiers.

Le trajet de Glovelier à Courfaivre n'amena pas grand changement parmi les hommes de tête; le peloton était réduit à deux unités; carab. Donzel et gendarme Duvoisin. A 13 h. 54' ces deux hommes franchissaient le passage à niveau entre Courfaivre et Courtételle marchant à une fort belle allure et entourés d'une nuée de cyclistes, motocyclistes et automobilistes. C'est dans le village de Courtételle que se joua la partie